



UNITÉ DE FORMATION ET DE RECHERCHE LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

Année universitaire 2008-2009

Lettres modernes

*

U.E. fondamentale

Histoire littéraire (XVIII^e siècle)

Première session 2008

*

Examen final : Licence 2 (semestre 3)

Durée de l'épreuve : 4 heures

*

Enseignants :

Jean-Marie Montana

Arnaud De Vallouit

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout dictionnaire et de tout matériel électronique est rigoureusement interdit.

Au choix, l'un des deux sujets suivants :

Dissertation :

Dans *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* (1795), Condorcet écrivait que les philosophes des Lumières avaient « pour cri de guerre, raison, tolérance, humanité ». Vous analyserez et discuterez ce jugement.

*

Commentaire composé :

Aucun homme n'a reçu de la nature le droit de commander aux autres. La liberté est un présent du Ciel, et chaque individu de la même espèce a le droit d'en jouir aussitôt qu'il jouit de la raison. Si la nature a établi quelque *autorité*, c'est la puissance paternelle : mais la puissance paternelle a ses bornes ; et dans l'état de nature, elle finirait aussitôt que les enfants seraient en état de se conduire. Toute autre *autorité* vient d'une autre origine que la nature. Qu'on examine bien et on la fera toujours remonter à l'une de ces deux sources : ou la force et la violence de celui qui s'en est emparé ; ou le consentement de ceux qui s'y sont soumis par un contrat fait ou supposé entre eux et celui à qui ils ont déferé l'*autorité*.

La puissance qui s'acquiert par la violence n'est qu'une usurpation et ne dure qu'autant que la force de celui qui commande l'emporte sur celle de ceux qui obéissent : en sorte que, si ces derniers deviennent à leur tour les plus forts, et qu'ils secouent le joug, ils le font avec autant de droit et de justice que l'autre qui le leur avait imposé. La même loi qui a fait l'*autorité* la défait alors : c'est la loi du plus fort. Quelquefois l'*autorité* qui s'établit par la violence change de nature ; c'est lorsqu'elle continue et se maintient du consentement exprès de ceux qu'on a soumis : mais elle rentre par là dans la seconde espèce dont je vais parler et celui qui se l'était arrogée devenant alors prince cesse d'être tyran.

La puissance, qui vient du consentement des peuples suppose nécessairement des conditions qui en rendent l'usage légitime, utile à la société, avantageux à la république, et qui la fixent et la restreignent entre des limites ; car l'homme ne doit ni ne peut se donner entièrement sans réserve à un autre homme, parce qu'il a un maître supérieur au-dessus de tout, à qui seul il appartient tout entier. C'est Dieu, jaloux absolu, qui ne perd jamais de ses droits et ne les communique point. Il permet pour le bien commun et pour le maintien de la société que les hommes établissent entre eux un ordre de subordination, qu'ils obéissent à l'un d'eux ; mais il veut que ce soit par raison et avec mesure, et non pas aveuglément et sans réserve afin que la créature s'arrogé pas les droits du créateur. Toute autre soumission est le véritable crime de l'idolâtrie. Fléchir le genou devant un homme ou devant une image n'est qu'une cérémonie extérieure, dont le vrai Dieu qui demande le cœur et l'esprit ne se souvient guère, et qu'il abandonne à l'institution des hommes pour en faire, comme il leur conviendra des marques d'un culte civil et politique, ou d'un culte de religion. Ainsi ce ne sont point ces cérémonies en elles-mêmes, mais l'esprit de leur établissement, qui en rend la pratique innocente ou criminelle. Un Anglais n'a point de scrupule à servir le roi le genou en terre ; le cérémonial ne signifie ce qu'on a voulu qu'il signifiât ; mais livrer son cœur, son esprit et sa conduite sans aucune réserve à la volonté et au caprice d'une pure créature, en faire l'unique et le dernier motif de ses actions, c'est assurément un crime de lèse-majesté divine au premier chef.

Denis Diderot, article « Autorité politique », *Encyclopédie*, t. I, 1751.

LM2

Histoire littéraire XVIIIème

DISSERTATION

On a dit du XVIIIème siècle qu'il était, proprement, le siècle des idées. Que faut-il entendre par là ? Indiquer avec des exemples précis (et sans faire un simple catalogue) quelques unes des idées que nous devons au XVIIIème siècle.

EXAMEN JANVIER 2009

LM2 - U. E. : 32b – LITTÉRATURE MEDIEVALE – Semestre 3 – 1^{re} session

Enseignant : Xavier Leroux

Durée de l'épreuve : 4 heures – Documents autorisés : Jehan Bodel, *Le Jeu de saint Nicolas*, éd. critique par A. Henry, Genève, Droz (TLF, 290), 2008 (rééd.) et Jean Bodel, *Le Jeu de saint Nicolas*, éd. bilingue par J. Dufournet, Paris, GF Flammarion, 2005. Les livres doivent être vierges de notes relatives aux cours. La traduction du texte n'est proposée qu'à titre indicatif.

Traiter au choix l'un des deux sujets proposés ci-dessous.**SUJET 1 : DISSERTATION**

Dans un article intitulé « *Le Jeu de saint Nicolas* de Jean Bodel, drame spirituel », Michel Zink écrit :

« Tout se passe comme si la fonction du monde de la taverne était de gommer le miracle. Ce miracle de la protection de la propriété, ce miracle qui prétend être le sujet de la pièce, et qui l'était avant Jean Bodel, ce miracle est relégué au fond de la taverne arrageoise, loin du front de la croisade, avec le vin, les dés, les intermèdes bouffons, les grosses plaisanteries destinées à détendre le public et à le faire rire en lui montrant dans un miroir sa vie de tous les jours. Mais dans l'autre monde, lointain et grave, malgré les bouffonneries païennes, (...) c'est la foi nue qui triomphe. Le miracle survient in extremis, tout juste bon à convertir le roi d'Afrique, mais il est moins à la gloire de saint Nicolas qu'à celle du prudhomme et de sa foi obstinée. Car, pendant toute la pièce, en réponse aux grimaces spectaculaires de Tervagan, la vraie foi (...) aura été celle d'une religion sans miracle, qui, face à la peur, à l'échec, à la mort, offre pour seule consolation la promesse, sans cesse répétée par l'ange, qu'à la fidélité des hommes répondra la fidélité de Dieu. »

Vous discuterez le point de vue adopté par Michel Zink, en le confrontant à d'autres interprétations possibles de la pièce de Jean Bodel, soit personnelles, soit inspirées de la lecture d'autres critiques.

SUJET 2 : COMMENTAIRE LITTERAIRE

Effectuer le commentaire littéraire des v. 1378-1449 du *Jeu de saint Nicolas* de Jean Bodel. La traduction n'est proposée qu'à titre indicatif.

LI ROIS

- A ! Mahom, a bien advertis
Che qu'en dormant m'iert ore avis,
1380 Et Tervagan a bien l'espele !
Tout faisoie ore a moi venir
Mes haus barons pour court tenir,
1383 S'avoie couronne nouvele.
Senescal, dors tu ou tu veilles ?

LI SENESCAUS

- Sire, anchois songoie merveilles ;
1386 A bien me soit il despondu !
Mout iere en dormant confortés,
Car li tresors iert raportés
1389 Et li laron ierent pendu.

LI ROIS

Ha ! senescal, gardés i viaus !

LI SENESCAUS

- Sire, mes songes est espiaus,
1392 Car li tresors est revenus,
Plus grans que il ne fust emblés
— Che m'est avis qu'il est doublés —
1395 Et li sains Nicolais gist sus !

LI ROIS

Senescal, gaves me tu donques ?

LI SENESCAUS

- Rois, si grans tresors ne fu onques :
1398 Il a passé l'Octevien,
Tant n'en ot Cesar ni Eracles.

LI ROIS

- Ostés ! comme est grans chis miracles !
1401 Alés tost pour le crestien !

*A la basse-fosse : le Sénéchal, Duran,
le Preudom*

LI SENESCAUS

- Durant, met le preudome hors, [82 r°]
Il n'a mais garde de ton cors.
1404 Que vaurroit ore li chelers ?

DURANS

- Or cha ! vilains, mout par fui faus
Qui ne vous pendi par les paus
1407 Et saquai les dens maisselers.

*Au palais : le Sénéchal, le Preudom,
le Roi, Duran*

LI SENESCAUS

- Rois, ves le chi, je le t'amain ;
En ton plaisir et en ta main
1410 Est ou del morir ou del vivre.

LI PREUDOM

- Sains Nicolais en cui je croi
Ne de toi servir ne recroi,
1413 Garis hui mon cors et delivre !

Pren hui de ton home conroi,
Atempre l'ire de chel roi
1416 Qui mon cors promet a deffaire,
Tant par est seur moi engramis !

LI ROIS

- Or me di, crestiens, amis,
1419 Crois tu dont qu'il le peüst faire ?
Crois tu qu'i me puist desloier ?
Crois tu qu'il m'e puist renvoyer
1422 Mon tresor ? En iés tu si fers ?

LI PREUDOM

- A ! rois, pour coi ne seroit kielez ?
Il consilla les trois pucheles,
1425 Si resuscita les trois clers ;
Je croi bien qu'il te puist venquir
Et faire te loi relenquir,
1428 Dont te dois estre a faus tenus.
En lui sont tout bien semenchié.

LI ROIS

- Preudom, il a bien commenchié,
1431 Car mes tresors est revenus ;
Assés sont li miracle apert,
Puisqu'i fait avoir che c'on pert.
1434 Mais je n'en creïsse nului !

LI ROIS

- Senescaus, que vaurroit mentirs ?
En lui est mes cuers si entirs
1437 Que jamais ne querrai autrui.

LI SENESCAUS

- Certes, rois, parler n'en osoie,
Mais en mon cuer mout vous cosoie
1440 Que piecha ne le m'aviés dit,
Que mout grant volenté en ai.

LI ROIS

- Preudon, va pour saint Nicolai ;
1445 Son bon ferai sans contredit.

LI PREUDOM

- Dieus, aourés en soies tu
Que de te grasce as ravestu
1446 Cest roy qui encontre toi ert !
Sire, faus est qui te mescroit
Et qui de toi servir recroit,
1449 Car te vertus reluist et pert.

LE ROI

Ah ! Mahomet, interprète favorablement
ce qui m'est apparu à l'instant dans mon sommeil,

100 et que Tervagan l'explique de la même manière !
Je faisais tout juste venir auprès de moi
mes grands barons pour tenir ma cour,
et j'avais une nouvelle couronne.
Sénéchal, dors-tu ou es-tu réveillé ?

LE SÉNÉCHAL

105 Sire, non, mais je rêvais à des merveilles.
Que cela me soit expliqué favorablement !
J'étais, dans mon sommeil, tout à fait réconforté,
car le trésor était rapporté
et les voleurs étaient pendus.

LE ROI

110 Ah ! sénéchal, jetez-y donc un coup d'œil !

LE SÉNÉCHAL

Sire, mon songe est expliqué,
car le trésor est revenu,
plus grand qu'avant d'être volé :
il me semble qu'il est doublé,
115 et le saint Nicolas est couché dessus.

LE ROI

Sénéchal, te moques-tu donc de moi ?

LE SÉNÉCHAL

Roi, il n'exista jamais de si grand trésor :
il a dépassé celui d'Octave,
César ni Héraclius n'eurent autant.

LE ROI

120 Ah ! mon Dieu, comme ce miracle est grand !
Allez vite me chercher le chrétien !

LE SÉNÉCHAL

Durand, relâche le brave homme,
il n'a plus rien à redouter de toi.
À quoi bon maintenant le tenir caché ?

DURAND

125 Par ici, rustaud ! je fus vraiment insensé
pour ne pas vous avoir pendu par les pouces
et pour ne pas vous avoir arraché les molaires.

LE SÉNÉCHAL

Roi, le voici, je te l'amène :
il dépend de ton bon plaisir et de ton pouvoir
130 qu'il meure ou qu'il vive.

LE SAINT HOMME

Saint Nicolas en qui je crois
et que je ne renonce pas à servir,
aujourd'hui protège et délivre ma personne !
Aujourd'hui prends soin de ton vassal,
135 apaise la colère de ce roi
qui menace de me détruire,
tant il est en colère contre moi !

LE ROI

Dis-moi donc, chrétien, mon ami,
crois-tu qu'il pourrait le faire ?

140 Crois-tu qu'il puisse m'arracher à ma foi ?
Crois-tu qu'il puisse me ramener
mon trésor ? En es-tu si certain ?

LE SAINT HOMME

Ah ! roi, pourquoi non, je vous le demande ?
Il vint en aide aux trois jeunes filles,
145 il ressuscita les trois clercs.
Je suis sûr et certain qu'il peut te vaincre
et te faire abandonner ta religion,
à cause de laquelle tu dois être tenu pour fou.
En lui, tous les biens sont en germe.

LE ROI

150 Homme de bien, il a bien commencé,
car mon trésor est revenu ;
les miracles sont absolument éclatants,
puisqu'il fait ravoit ce qu'on perd.
Mais, sur ce point, je n'aurais cru personne.

LE ROI

155 Sénéchal, à quoi bon mentir ?
Mon cœur est si entièrement en lui
que jamais je ne chercherai personne d'autre.

LE SÉNÉCHAL

C'est certain, roi, je n'osais en parler,
mais dans mon cœur je vous reprochais fort
160 de ne pas l'avoir dit il y a longtemps,
car je le désire vivement.

LE ROI

Homme de bien, va chercher saint Nicolas :
je ferai sa volonté sans rien répliquer.

LE SAINT HOMME

Dieu, sois adoré
165 pour avoir revêtu de ta grâce
ce roi qui t'était hostile !
Seigneur, fou est celui qui ne croit pas en toi
et qui renonce à te servir,
car ta puissance est éclatante.

FACULTÉ DES LETTRES
UNIVERSITÉ DU SUD (Toulon-Var)

Lettres Modernes 2
Littérature comparée
Session de janvier 2009
4 heures

Le candidat traitera l'un des sujets au choix

Sujet I
Dissertation

« Si tel assemblage d'arbres, de montagnes, d'eaux et de maisons, que nous appelons un paysage, est beau, ce n'est pas par lui-même, mais par moi, par ma grâce propre, par l'idée ou le sentiment que j'y attache. C'est dire suffisamment, je pense, que tout paysagiste qui ne sait pas traduire un sentiment par un assemblage de matière végétale ou minérale n'est pas un artiste. » (Charles Baudelaire, *Le Salon de 1859*)

Appliquez, en le contestant au besoin, ce point de vue à la notion de Paysage en général et aux quatre œuvres au programme en particulier.

Sujet II
Commentaire composé

Un jour que j'étais soutrante, je restai seule à la maison. Katia et Sonia étaient parties avec lui à Nikolskoïé voir l'état des travaux. La table était mise pour le thé, je descendis et, en les attendant, me mis au piano. J'ouvris la sonate *quasi una fantasia* et commençai à la jouer. On ne voyait, on n'entendait personne, les fenêtres étaient ouvertes sur le jardin et les sons familiers, solennels et mélancoliques se répandirent dans la pièce. Je terminai le premier mouvement et, tout à fait inconsciemment, par une vieille habitude, me retournai vers le coin où il s'asseyait jadis pour m'écouter. Mais il n'était pas là; la chaise, qu'on n'avait pas bougée depuis longtemps, était à sa place; par la fenêtre, on apercevait le bosquet de lilas dans le couchant lumineux, la fraîcheur du soir pénétrait par les fenêtres ouvertes. Je m'accoudai sur le piano, me couvris le visage des deux mains et me mis à songer. Je restai longtemps ainsi, en me remémorant avec chagrin ce passé qui ne reviendrait plus et en essayant timidement d'imaginer l'avenir. Mais devant moi il semblait qu'il n'y eût plus rien, on eût dit que je n'avais plus aucun désir, aucun espoir. « Ma vie est-elle déjà finie? » songai-je, en relevant la tête avec effroi; pour oublier, ne plus réfléchir, je me remis à jouer toujours le même *andante*. « Mon Dieu! dis-je, pardonne-moi si je suis coupable, ou rends-moi tout ce qui était si beau dans mon âme, ou enseigne-moi ce que je dois faire, comment je dois vivre maintenant? » Un bruit de roues retentit sur l'herbe et devant le perron: j'entendis sur la terrasse des pas prudents et

familiers, puis ils s'arrêtèrent. Mais le sentiment de jadis ne répondit pas au bruit de ces pas familiers. Lorsque j'eus terminé, les pas se firent entendre derrière moi et une main se posa sur mon épaule.

— Quelle bonne idée tu as eue de jouer cette sonate, dit-il.

Je gardai le silence.

— Tu n'as pas pris ton thé ?

Je hochai la tête négativement et ne me retournai pas, pour ne pas trahir l'émotion dont les traces étaient demeurées sur mon visage.

C'était en vain que j'avais cherché à me tranquilliser ; moi aussi, j'attendais, j'espérais quelque chose.

Il descendit du premier et s'assit à côté de moi.

— Il me semble que nos amies vont être arrosées, dit-il.

— Oui, fis-je, et nous nous tîmes tous deux un long moment.

En l'absence du vent, le nuage descendait de plus en plus bas ; tout se faisait plus silencieux, plus odorant, plus immobile : soudain, une goutte tomba et sembla rebondir sur l'auvent de toile de la terrasse, une autre s'écrasa sur le gravier du sentier ; un crépitement retentit sur les bardanes et une averse drue et fraîche et qui prenait de la force commença à tomber. Les rossignols et les grenouilles s'étaient complètement tus, seul le son aquatique, ténu, restait dans l'air, bien qu'il parût maintenant plus lointain à cause de la pluie, et un oiseau, sans doute blotti dans les feuilles sèches non loin de la terrasse, modulait à intervalles réguliers ses deux notes uniformes. Mon mari se leva et voulut partir.

— Où vas-tu ? lui demandai-je en le retenant. On est si bien ici...

— Il faut leur faire porter un parapluie et des caoutchoucs, me répondit-il.

— Ce n'est pas la peine, cela va passer tout de suite.

Il acquiesça et nous restâmes tous deux près de la balustrade. Je m'appuyai d'un bras sur la tablette humide et glissante et redressai la tête. Une pluie fraîche m'arrosa inégalement les cheveux et le cou. Le nuage, plus lumineux, plus clairsemé, se répandit sur nous ; le bruit régulier de l'averse fut remplacé par celui des gouttes espacées qui tombaient d'en haut et des feuilles. Les grenouilles se remirent à coasser en contrebas, les rossignols sortirent de leur immobilité et commencèrent à s'interpeller dans les buissons humides, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Tout se couvrait de lumière sous nos yeux.

— Comme on est bien ! dit-il en s'asseyant sur la balustrade et en passant la main sur mes cheveux mouillés.

Cette simple caresse agit sur moi comme un reproche : j'eus envie de pleurer.

— Que faut-il donc de plus à l'homme ? reprit-il. Je suis si content en ce moment que je n'ai besoin de rien, je suis parfaitement heureux.

* Ce n'est pas ainsi que tu me parlais jadis du bonheur, songeai-je. Quelque grand qu'il fût, tu disais que tu avais toujours, toujours le désir de quelque chose d'autre. Maintenant, tu es calme, satisfait, alors que dans mon âme il y a comme un repentir inexprimé, des larmes refoulées. *

— Moi aussi, je suis contente, dis-je, mais ce qui me rend triste, c'est précisément que tout soit si beau sous mes yeux. En moi, tout est incohérent, incomplet, j'éprouve toujours le désir de quelque chose, tandis que là-bas tout est si calme, si beau. Est-il possible que chez toi il n'y ait pas aussi une espèce de nostalgie qui se mêle à la délectation de la nature, une espèce de regret du passé ?

Il retira sa main qui caressait ma tête et se tut un instant.

— Oui, autrefois cela m'arrivait aussi, surtout au printemps, dit-il, comme s'il cherchait à se souvenir. Moi aussi, je passais des nuits à désirer, à espérer, de belles nuits !... Mais alors j'avais tout devant moi, maintenant tout est derrière moi ; maintenant, ce que j'ai me suffit et c'est merveilleux, conclut-il avec une assurance si désinvolte que, bien que cela me fit mal d'entendre cela, je pensai qu'il disait la vérité.

— Et tu ne désires rien ? lui demandai-je.

— Rien d'impossible, répondit-il, en devinant mon sentiment. Tu vas te mouiller la tête, ajouta-t-il, en me caressant comme une enfant et en passant encore une fois la main sur mes cheveux ; tu envies le feuillage et l'herbe parce que la pluie les mouille, tu voudrais être et l'herbe et le feuillage et la pluie. Moi, je me contente de les contempler avec joie, comme tout ce qui est heureux, jeune et beau sur cette terre.

— Et tu ne regrettes rien du passé ? poursuivis-je, en me sentant le cœur de plus en plus lourd.

Il se mit à songer et garda de nouveau le silence. Je voyais qu'il voulait me répondre tout à fait franchement.

— Non ! répondit-il brièvement.

— Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai ! repris-je en me tournant vers lui et en le regardant dans les yeux. Tu ne regrettes pas le passé ?

— Non ! répéta-t-il encore une fois, je suis reconnaissant de ce passé mais je ne le regrette pas.

— Tu ne désirerais pas le faire revivre ? dis-je.

Il se détourna et se mit à contempler le jardin.

— Pas plus que je ne désire qu'il me pousse des ailes, dit-il. C'est impossible !

— Mais tu ne cherches pas à réparer le passé ? Tu ne te fais pas de reproches, tu ne m'en fais pas non plus ?

— Jamais ! Tout a été pour le mieux.

Sujet III

Commentaire composé

Cela débutait par une lagune minuscule, circonscrite par des troncs d'arbres portant encore la marque de l'étiage atteint par la crue précédente qui avait inondé la forêt. Des branches poisseuses trempaient dans une eau morte qui se terminait par une plage boueuse. Les deux hommes s'embarquèrent dans une petite pirogue qui était amarrée là. Un peu plus loin, l'eau, tantôt noire, tantôt verdâtre, selon les jeux de la lumière, débordait de son lit pour aller s'épandre à travers la grande forêt, à perte de vue.

Cette immense nappe d'eau, prisonnière de la forêt vierge, était tout ce qui restait de la crue du dernier hiver. Elle nourrissait des nuées de moustiques ; elle engloutissait silencieusement les branches, les feuilles mortes, tous les débris de la selve qui tombaient en elle. Sa couleur trouble, laiteuse, provenait de cette infusion lente et méfitique. Ce n'était qu'un pourrissoir et les forêts environnantes étaient pleines de ces lagunes pestilentielles qui serpentaient et s'entrecroisaient selon les plis du terrain, longs canaux naturels qui permettaient aux « *seringueiros* » de circuler en pirogue sous le couvert, mais dont ils ne connaissaient pas exactement la direction, ni l'étendue.

Pour s'ébattre dans ces eaux morbides on ne pouvait concevoir d'autres êtres vivants que des monstres antédiluviens, mais Firmino affirmait qu'on y pêchait de l'excellent « *tambaqui* » et d'autres poissons savoureux et que cette pourriture vaseuse était des plus poissonneuse.

Assis à la poupe, godillant, Firmino faisait avancer son embarcation sur cette étrange voie aquatique recouverte de fougères arborescentes. Il contourna un barrage de vieux troncs et s'engagea sous un tel enchevêtrement de branchages et de lianes qui passaient d'une rive à l'autre qu'Alberto eut l'impression de naviguer dans un tunnel menant tout droit en Enfer.

Sur les deux rives, des tiges de toutes les tailles et de toutes les grosseurs, poussaient au hasard et servaient de support à un dôme de verdure basses fait de branches et de lianes emmêlées au-dessus de leurs têtes, des plantes acharnées à vivre, à se tendre vers la lumière, une mêlée incohérente. D'in vraisemblables racines couleur café au lait pendaient du haut des airs et vous frôlaient au passage. Cela tenait du rêve éveillé. Sur ces eaux stagnantes la selve changeait une fois de plus de visage. C'était une palette de jaune et de marron. Des festonnages. Des stalactites végétales. On croyait descendre au royaume de la fièvre.

Firmino, l'œil alerte, tournait à gauche, tournait à droite, évitait des rideaux d'épines, des cordages vivants, des lianes pendantes, autour desquelles se nouaient d'immondes serpents, des éventails de feuilles hérissées de piquants, des touffes de grandes herbes coupantes où bourdonnait un monde d'insectes à la piqure cuisante.

Il aborda enfin à un endroit où les plantes étaient plus hautes et l'eau moins trouble. Et comme appât le mulâtre jeta dans l'« *igapo* » un des fruits bizarres qu'il avait apportés.

— Plouf !...

Ce bruit, qui aurait dû être imperceptible, renvoya un écho aussi fort que le plongeon d'un grand corps dans l'eau et le fruit disparaissait à peine qu'il était

— L'endroit est bon, dit Firmino. Nous allons tendre la ligne.

C'était une longue corde fine qui supportait d'autres cordes, beaucoup plus courtes, dont chacune se terminait par un seul hameçon appâté d'un fruit de « *catauary* ». La corde tendue entre deux arbres forma une légère courbe, flotta, laissant librement s'enfoncer dans l'eau les engins tentateurs.

Puis Firmino reprit sa pagaie et poussa la pirogue plus loin.

— Vous n'avez encore rien vu, missié Alberto, dit-il. Attendez que nous soyons arrivés dans le coin où il y a plein de « *cascados* » et de « *trairas* ». C'est là que vous allez être étonné !

Ils avancèrent encore durant une bonne demi-heure. La pirogue finit par s'échouer sur une berge vaseuse, jonchée de feuilles mortes.

— C'est ici ?

— Presque. Cinq minutes à pied et nous y sommes.

Le bruit de leurs pas dans les feuilles mortes jetait l'alarme dans cette profonde solitude.

Firmino se retourna, un doigt sur la bouche.

— Chut ! Doucement...

Il fit encore quelques pas.

— Regardez ! chuchota-t-il.

Par une brèche pratiquée entre les branches, Alberto découvrait une petite clairière. Sur le sol noir et boueux il aperçut des échassiers au plumage magnifique, des hérons d'un blanc de neige et aux longues pattes frêles, des « *jabirús* » mélancoliques, un « *maguari* » pensif comme un brahmane en contemplation, et d'autres, des milliers d'autres oiseaux de toutes les variétés. Certains, repus et las, somnolaient au soleil, une patte sous l'aile et le bec caché dans le plumage, sous l'aisselle. D'autres, aux couleurs éclatantes, étiraient leur long cou, picoraient de-ci, de-là, leur œil rond, égrillard, fixant on ne savait trop quoi. Mais des centaines d'autres volaient, s'ébattaient, faisaient un tour au-dessus de la clairière, redescendaient les ailes déployées dans toute leur envergure, trottinaient, se posaient sur le sol dans une apothéose. Il y avait aussi des urubus tout noirs dont la présence signalait quelque charogne et qui portaient au bout de leur cou pelé une tête cynique de dévoreurs de cadavres.

Firmino mit son fusil en joue :

— Voulez-vous que j'en tire un ?

— Pour le manger ?

— Ça ne vaudrait pas la balle.

— Alors, ne tirez pas.

Alberto cassa quelques branches pour mieux voir. Les urubus s'envolèrent les premiers, puis se fut un envol général, un immense bruit d'ailes qui se déchira dans le silence.

Changement à vue. Tout ce qui avait composé dans la grâce de la lumière un tableau édénique, se réduisait à une plage pleine d'immondices, de déjections et de pourritures. Une mare, la plus sale de l'« *égapo* », servait d'ultime refuge à tout ce qui rampe et barbote d'immonde dans les eaux basses de la forêt. Cette flaque d'eau noire était un véritable réceptacle de germes, de virus, un bouillon de culture. Au lendemain de la grande crue, quand cette mare était pleine, débordante, les canards sauvages étaient venus s'y ébattre par bandes joyeuses et le jaguar y avait mené boire ses petits. Alors, la faune des bois ne se sentait pas captive et les bêtes de la forêt vivaient dans l'abondance derrière les barrières des arbres qui les encerclaient. Mais, maintenant que le fleuve s'était retiré depuis des mois et que les ardeurs de l'été avaient fait descendre le niveau de cette mare, il ne restait plus, au fond, qu'une

eau fétide, de deux, trois doigts de profondeur et qui empestait les environs. Pacas, jaguars et cerfs n'y accouraient plus pour y éteindre leur soif. A sa surface miroitait le ventre des innombrables poissons crevés dont se régalaient les charognards et un monde de détritiques innommables se corrompait et fermentait dans cette cuvette défoncée, exposée au soleil et où tout était en putréfaction.

Il était logique de supposer qu'aucun être vivant ne pouvait résister à cette eau empoisonnée. Erreur profonde !

Dans son désir éperdu de création et par un de ces illogismes troublants qui déconcertent les naturalistes, la selve amazonienne avait doté de vie des êtres qui naissaient de cette pourriture même. Ces êtres immondes grouillaient dans la vase gluante plus à l'aise que dans les eaux du fleuve.

Ce n'était pas des vers, mais des êtres organisés, des « *trairas* », des « *cascudos* », des « *acaras* », des poissons noirs, revêtus d'une carapace protectrice, munis d'une queue suffisante pour effectuer des parcours limités et qui sautaient de temps en temps hors de cette noire fondrière. Les « *puraqués* » craintifs ondulaient comme des anguilles pour se frayer leur chemin dans la vase. Ils avaient des moustaches de chat et une peau visqueuse. Firmino en harponna un au moyen d'un bâton affilé.

— Ne le touchez pas, missié Alberto !

— Pourquoi ?

— Vous allez voir.

Firmino enveloppa le manche de son couteau dans un pan de sa blouse et toucha de la pointe de sa lame l'étrange poisson.

— Posez votre doigt ici, sur le dos de la lame.

Alberto obéit et reçut un choc électrique.

Firmino souriait.

— Cet animal est comme ça ! Si vous le touchiez dans l'eau, ayant une maladie de cœur, vous risqueriez d'aller voir dans l'autre monde si j'y suis.

Puis il plongea ses longs bras de métis dans l'eau boueuse.

— Faites attention ! cria Alberto.

— Il n'y a pas de danger. Dans ce trou il n'y a pas de « *puraqués* ».

Les mains de Firmino ramenèrent deux « *cascudos* » qui se débattaient.

— Ça se mange ces machins-là ?

— Si ça se mange ! Vous en raffolerez. La chair est jaune comme de la farine et, on peut le dire, elle est excellente.

Firmino, la besace pleine, essuya ses mains à quelques feuilles et enfila sa blouse.

— On y va ?

— Allons !

La clarté crépusculaire qui éclairait leurs pas était un mélange louche de lueur solaire et de pâleur lunaire. Tout était diffus et les troncs se dédoublaient d'une couche d'ombre qui montait des racines à la ligne têtère. Tout se noyait dans une lumière d'absinthe et l'on n'aurait pas été surpris d'être saisi par des bras vivants jaillissant des arbres et d'entendre des millions de bouches humides se mettre tout à coup à prophétiser la fin du monde.

Alberto et Firmino atteignirent la pirogue comme la lune baignait de sa lueur molle la haute cime des plus grands arbres. La nacelle glissait avec lenteur et précaution car l'on ne discernait pas un tronc de son ombre et l'eau d'avec les reflets lunaires. C'était un rêve d'une douceur merveilleuse, un voyage à travers une crypte imaginaire conçue par un esprit raffiné en mal d'étran-

